

MOTAB ET ḤAMANA SUR QUELQUES MONUMENTS RELIGIEUX DU LEVANT

Certains termes techniques employés dans les inscriptions sémitiques et expliqués, autant que faire se peut, par le contexte, sont parfois munis d'une étymologie plus ou moins valable, qui sert ensuite d'appui à des développements destinés à suppléer les lacunes de la documentation disponible. Malheureusement, la nature même des langues sémitiques et leur système de notation admettent facilement des rapprochements multiples et des équivoques parfois surprenantes. Il va sans dire que de tels procédés comportent le risque de créer une réalité virtuelle qui tend à s'étoffer et à devenir de plus en plus indépendante de la réalité tout court.

Ainsi, le terme de *ḥammān*, attesté plusieurs fois dans la Bible hébraïque et, sous la forme *ḥmn'*, par quelques inscriptions araméennes, est de ceux qui ont suscité une littérature abondante, tout en prêtant à confusion. Les traductions anciennes du vocable (employé toujours au pluriel) varient : *fana*, *delubra*, εἰδωλα, et d'autres encore, plus vagues. Depuis Rashi (XI^e siècle), on traduisait « piliers solaires », sans savoir vraiment de quoi il s'agissait. Les contextes bibliques, au demeurant assez tardifs, ne permettent guère de se former une idée indépendante de ce qu'étaient les *ḥammanîm* dénoncés par les prophètes et arrachés avec les bosquets sacrés *ašerîm* par le zèle du pieux roi Josias¹. La forme du mot suggère un emprunt à l'araméen².

C'est seulement au début de ce siècle que E. Littmann interpréta le terme, attesté dans deux inscriptions nabatéennes du Hauran, comme « pyréthée »³ ; d'une part, il remarqua que les pierres portant ces textes faisaient partie de monuments appareillés, d'autre part, il rapprocha le nom en question de la racine *ḥmm*,

1. *Lev* 26:30 ; *Is* 17:8, 27:9 ; *Ez* 6:4 ; *II Chron* 34:4, 7.

2. Voir J. TUBACH, *Im Schatten des Sonnengottes*, Wiesbaden (1986), p. 179, n. 150.

3. E. LITTMANN, *Nabataean Inscriptions (PPUAES IV A)*, Leiden (1914), p. 24-27, 74 (= *RES* 2053, 2115).

« être chaud, s'échauffer », ce qui lui paraissait approprié pour des bâtiments comportant des autels à feu.

En 1939, H. Ingholt proposa une exégèse quelque peu différente⁴. Il s'appuyait sur une inscription palmyrénienne d'un autel qui consigne en 85 après J.-C. l'offrande au dieu Šamš de *ḥmn' dnh w'lt' dh*, « ce *ḥmn'* et cet autel »⁵ ; comme une autre face de cet autel, conservé à Oxford, porte en bas-relief l'image d'un brûle-parfum entre les deux dédicants, Ingholt pensait que cet objet métallique était jadis placé sur l'autel en pierre lui servant de socle, l'inscription se référant à l'un et à l'autre. On ne voit pas pourquoi, il est vrai, l'objet posé sur le socle portant l'inscription serait en même temps représenté sur ce support. La représentation, dans cette hypothèse, paraît même tout à fait superflue. Pourtant, l'interprétation de *ḥammān* comme « autel à encens » s'est imposée⁶. Elle est notamment acceptée par la Bible de Jérusalem et par de très nombreux dictionnaires bibliques.

Dix ans après Ingholt, J. Starcky publia une autre inscription qui se réfère à un *ḥmn'*, également du I^{er} siècle⁷. Elle est gravée sur un bloc d'appareil ayant supporté les images de cinq personnes de la famille du dédicant, sans doute représentées en bas-relief sur un bloc superposé. De toute évidence, la pierre faisait donc partie d'une construction. Même si cette conclusion ne lui a pas échappé, J. Starcky, influencé par la thèse d'Ingholt, considérait l'édifice en question comme abritant un autel à encens : le monument aurait pris le nom de celui-ci par métonymie⁸.

En 1976, je publiais l'inscription de fondation d'un autre *ḥmn'*, dédié aussi au dieu Šamš, en 31/30 avant J.-C.⁹. C'était encore une pierre d'appareil, qui m'a paru avoir fait partie d'un monument construit. J'ai supposé ensuite qu'il avait pu être identique à celui qui avait été porté par une fondation carrée en face du téménos d'Allat, tout près du lieu de la trouvaille¹⁰, mais je sais aujourd'hui que cette solution ne s'impose pas.

4. H. INGHOLT, « Le sens du mot *Ḥammān* », in *Mélanges syriens offerts à M. René Dussaud II*, Paris (1939), p. 795-802.

5. *CIS* II 3978.

6. Cf. J. STARCKY, *infra*, n. 7 ; K. GALLING, « Ba'al Ḥammon in Kition und die Ḥammanîm », in *Wort und Geschichte, Festschrift K. Elliger, AOAT* 18 (1973), p. 65-70 ; J. TUBACH, *op. cit.* (n. 2), p. 182 s.

7. J. STARCKY, « Autour d'une dédicace palmyrénienne à Šadrafa et à Du'anat », *Syria* 26 (1949), p. 43-85 (voir p. 51-55).

8. Cf. J. STARCKY, *SDB* VII (1964), s.v. « Pétra et la Nabatène », col. 1008.

9. « Allat et Baalshamîn », in P. DUCREY *et al.* (éds), *Mélanges d'histoire ancienne et d'archéologie offerts à Paul Collart*, Lausanne (1976), p. 197-203 (voir p. 198 s.).

10. Cf. M. GAWLIKOWSKI, « Réflexions sur la chronologie du sanctuaire d'Allat à Palmyre », *DaM* 1 (1983), p. 65, fig. 2, 4 et pl. 13c.

Les données du problème ont été systématiquement réexaminées par H.J.W. Drijvers dans un article paru en 1988¹¹. Étudiant encore une inscription qui mentionne un ḥmn', en l'occurrence le texte de fondation, malheureusement fragmentaire, du temple d'Allat, qui fait allusion à une « ancien ḥmn' », cet auteur a repris tout le dossier. Il a conclu que l'étymologie tirée de la racine ḥmm, « être chaud, s'échauffer » est à rejeter, au profit de la racine ḥmh, « protéger », qui a donné, entre autres, l'hébreu ḥômā « mur d'enceinte », le nom de la ville de Hamat, enfin l'arabe ḥimā, « enclos sacré ». Comme le plan de l'ancienne chapelle d'Allat est connu (Fig. 1), parce qu'elle a été englobée dans le temple dont le texte de fondation se réfère à « l'ancienne ḥamanā », on a pu conclure que, dans ce cas au moins, il s'agissait d'un petit bâtiment rectangulaire barlong aux parois excessivement épaisses qui réservaient une chambre exiguë et fermée par une porte à deux battants, destinée à l'idole de la déesse. Le ḥamanā était donc une espèce de chapelle abritant l'objet de culte.

Comme H.J.W. Drijvers l'a très justement remarqué, le ḥamanā d'Allat est le seul identifié avec certitude, parce que ses fondations ont été préservées à l'intérieur du temple du II^e siècle. D'autres monuments palmyréniens ainsi nommés — deux dédiés à Šamš¹², un à Šadrafâ et Du'anat¹³ —, ainsi que celui offert « avec son emplacement » à une divinité indéterminée par un Palmyrénien à Vologésiadé¹⁴, le sont tous dans des inscriptions arrachées à leur contexte d'origine. En bonne méthode, il faudrait admettre, jusqu'à preuve du contraire, qu'il s'agissait de monuments comparables, donc comportant une petite pièce fermée, destinée à abriter une image de culte. Comme c'étaient apparemment des monuments assez frustes, on pourrait même avancer qu'il s'agissait à l'origine des sanctuaires fixes des nomades, en opposition aux tentes ou palanquins à idoles qui accompagnaient les tribus dans leurs migrations¹⁵. Il faut cependant reconnaître que le ḥamanā d'Allat est le seul monument, même partiellement conservé, qui soit ainsi nommé, mais surtout qu'aucun monument connu ne partage suffisamment les particularités de la chapelle d'Allat pour pouvoir lui attribuer le même nom antique.

Drijvers évoque dans ce contexte les deux *thalamoi* du temple de Bêl, puisque l'encadrement de ces loges surélevées imite les édifices indépendants

-
11. H.J.W. DRIJVERS, « Aramaic ḤMN' and Hebrew ḤMN : their Meaning and Root », *JSS* 33 (1988), p. 165-179.
 12. *CIS* II 3978 et *supra*, n. 9.
 13. J. STARCKY, *loc. cit.* (n. 7), p. 51-55 ; *Inv.* X, 145.
 14. *CIS* II 3917 ; *Inv.* IX, 15.
 15. Cf. J.-M. DENTZER, « Naïskoi du Hauran et Qubba arabe », in F. ZAYADINE (ed.), *Petra and the Caravan Cities. Proceedings of the Symposium organised at Petra in September 1985 by the Department of Antiquities of Jordan and the Iconographic Lexicon of Classical Mythology (LIMC)*, Amman (1990), p. 207-219.

incorporés dans la cella ¹⁶. Cependant, même si les *thalamoi* de Bêl reprenaient l'aspect des monuments préexistants, ce qui n'est pas assuré, il reste encore à démontrer qu'il s'agissait de chapelles comparables dans leur forme au premier temple d'Allat. Il paraît tout aussi plausible que ces façades évoquaient symboliquement d'anciens monuments, peut-être sans grand souci de reproduire fidèlement leurs proportions réelles.

Encore moins évident est le rapprochement avec le monument massif entouré de colonnettes, qui a été restauré au-devant du temple de Nabû ¹⁷. Comme on le sait, il existe toute une série de monuments cubiques similaires, surtout au Liban. Pour Drijvers, ce sont tous des *hamanayâ*, comme les adytos divers qui caractérisent les temples syriens. On ne voit pourtant pas sur quoi repose cette certitude.

L'idée de Drijvers a été récemment reprise par S. Freyberger ¹⁸. Cet auteur considère déjà comme assuré que les différents monuments carrés massifs de la Syrie et du Liban appartiennent à la même catégorie que le *hamanâ* d'Allat à Palmyre. Il s'agirait de « niche sacro-sainte [...] demeure intouchable de la divinité ». L'idole serait donc tantôt enfermée dans une chambre entourée de murs épais, qui lui assureraient une protection symbolique, tantôt, au contraire, exposée dans une niche aménagée sur l'une des faces d'un cube solide de pierre. Le point commun serait l'épaisseur des murs, et non la forme extérieure ou intérieure du monument.

Il me semble qu'il s'agit de réalités trop diverses pour qu'on les confonde dans une seule catégorie, de surcroît définie par un terme dont la signification reste à établir. On accordera à Drijvers qu'un local fermé renfermant un autel à feu pourrait difficilement porter le nom de « chambre chauffée » (tiré de la racine *hmm*), à cause de ce feu dont la présence n'est qu'une hypothèse suscitée par l'étymologie supposée de ce nom. Il n'empêche que l'étymologie par la racine qui a donné le nom « rempart » est tout aussi hypothétique ¹⁹, et que l'idée de protection assurée par l'épaisseur des murs, bien que plus probable que celle de « chambre de chauffe », s'applique mal aux monuments pleins munis de niches ouvertes.

16. H.J.W. DRIJVERS, *loc. cit.* (n. 11), p. 176.

17. Cf. P. COLLART-P. COUPEL, *Le petit autel de Baalbek (BAH XCVIII)*, Paris (1977), p. 76 s., pl. 64, 1-2 ; A. BOUNNI, « Le sanctuaire de Nabû à Palmyre », in F. ZAYADINE (ed.), *op. cit.* (n. 15), p. 157-167.

18. S.K. FREYBERGER, « Zur Funktion der Ḥamānā im Kontext lokaler Heiligtümer in Syrien und Palästina », *DaM* 9 (1996), p. 143-161 ; « La fonction du ḥamānā et les sanctuaires des cultes indigènes en Syrie et en Palestine », *Topoi* 7/2 (1997), p. 851-871 ; *Die frühkaiserzeitlichen Heiligtümer der Karawanenstationen im hellenistischen Osten. Zeugnisse einer kulturellen Konflikts im Spannungsfeld zweier politischer Formationen (DaF 6)*, Mainz (1998).

19. Cf. K. ELLIGER, « Der Sinn des Wortes chammān », *ZDPV* 66 (1943), p. 137 (pour une étymologie hourite).

Certains chercheurs ont tenu à expliquer par la racine *hmm* le nom du dieu phénicien et punique Ba'al Ḥammôn²⁰, qui apparaît également au Levant, notamment à Palmyre, où il s'appelle Belḥammôn ou Bel Belḥammôn, et semble ainsi représenter un aspect de Bêl, le grand dieu de l'oasis²¹. Il serait donc le « Seigneur de l'autel à feu ». À Carthage, cependant, où des milliers de stèles lui sont dédiées, rien ne suggère une propension particulière de son culte au sacrifice d'encens. À Palmyre, le temple de Belḥammôn, juché sur une hauteur dominant le site, porte dans son inscription de fondation de 89 après J.-C. le nom de *haykalâ* et non *ḥamanâ*, et présentait l'aspect d'une tour munie d'un porche²².

Il est donc plus prudent de dissocier le nom de ce dieu de celui d'un édifice de culte qui ne lui est pas associé dans les documents conservés. C'est d'autant plus raisonnable que d'autres expliquent le théonyme par un nom de lieu. Pour J.-T. Milik, ce serait le nom antique de Umm el-'Amed, site d'un sanctuaire phénicien du III^e siècle avant J.-C., préservé — pense-t-il — dans celui d'un ruisseau voisin dit Wādi Ḥamûl²³. Plus convaincante cependant est la thèse de J. Halévy datant déjà de 1883²⁴ et reprise par plusieurs chercheurs, dont le dernier en date est E. Lipiński²⁵, qui emporte la conviction par ses arguments détaillés : Ba'al Ḥamôn est le « Seigneur de l'Amanus », région où le dieu est d'abord attesté, ceci dès le IX^e siècle avant J.-C.²⁶.

L'étude des monuments carrés de la montagne libanaise, auxquels se joignent ceux de la Nabatène et celui du sanctuaire de Nabû à Palmyre, menée jadis avec diligence par P. Collart²⁷, a été reprise récemment par Ern. Will²⁸. Il

-
20. Pour un exposé des diverses opinions exprimées, cf. J. TUBACH, *op. cit.* (n. 2), p. 175-183.
 21. Cf. M. GAWLIKOWSKI, *Le temple palmyrénien*, Varsovie (1973), p. 83-86 ; J. TEIXIDOR, *The Pantheon of Palmyra (EPRO 79)*, Leiden (1979), p. 12-18.
 22. R. DU MESNIL DU BUISSON, « Première campagne de fouilles à Palmyre. 4. Inscription du temple de Bêl Ḥammôn (ou temple du Mountar, indicatif M) », *CRAI* (1966), p. 170-171 ; J. TEIXIDOR, *Inv. XII*, 48. Cf. *RTP* 214.
 23. J.-T. MILIK, *Dédicaces faites par des dieux*, Paris (1972), p. 425.
 24. *Mélanges de critique et d'histoire relatifs aux peuples sémitiques*, Paris (1883), p. 426-427.
 25. « Tannit et Ba'al-Ḥamon », *Hamburger Beiträge zur Archäologie* 15-17 (1988-90), p. 209-249 (voir p. 229-238).
 26. *KAI* 24, pl. XXVII ; J.C.L. GIBSON, *Textbook of Syrian Semitic Inscriptions*, III. *Phoenician Inscriptions*, Oxford (1982), no 13.
 27. P. COLLART-P. COUPEL, *op. cit.* (n. 17), p. 61 s.
 28. ERN. WILL, « L'espace sacrificiel dans les provinces romaines de Syrie et d'Arabie », in R. ÉTIENNE, M.-TH. LE DINAHET (éds), *L'espace sacrificiel dans les civilisations méditerranéennes de l'Antiquité. Actes du Colloque tenu à la Maison de l'Orient, Lyon, 4-7 juin 1998 (Publications de la Bibliothèque Salomon-Reinach V)*, Lyon

me paraît démontré, au moins dans certains cas, qu'il s'agit d'autels élevés, dont l'intérieur était progressivement rempli par les cendres des sacrifices ; il en était ainsi certainement à Khirbet Tannûr²⁹, sans doute à Jebel Ramm³⁰, peut-être à Mashnaqa et au sanctuaire de Zeus à Jerash³¹. Tous ces autels sont plus petits que les deux autels-tours dans la cour de Baalbek et pouvaient donc se passer d'escaliers intérieurs ; l'ascension s'y faisait soit par des marches extérieures, comme à Tannûr, soit sans doute par une échelle amovible. De toute façon, ces tours de sacrifice prolongent une tradition multiséculaire qui n'a été modifiée que superficiellement par l'adjonction des colonnes autour du socle cubique, comme à Mashnaqa, où deux états antérieurs, dépourvus de ce type de décor, ont été préservés à l'intérieur (*Fig. 2*)³². À Palmyre, l'autel de Nabû a déjà été construit avec ses colonnettes et leur entablement. À Khirbet Tannûr, le corps primitif, englobé à deux reprises dans des agrandissements successifs (*Fig. 3*), était toujours visible par un regard en façade (interprété comme une niche abritant un relief culturel, mais les preuves archéologiques d'une telle installation manquent). Cet habillage classique des monuments frustes et archaïques était sans doute conçu comme une marque de prestige. Il ne changeait fondamentalement rien à la nature de ces monuments, qui servaient à offrir des sacrifices sur une plate-forme élevée, au point d'en rendre parfois l'accès malaisé. Il s'agissait d'installations essentielles pour le culte : parfois elles occupent la place centrale, à l'exclusion d'une cella, comme à Tannûr, comme à Mashnaqa, comme sans doute à Ramm. Ailleurs, elles sont placées au-devant du temple, comme à Baalbek, ou comme au sanctuaire de Nabû à Palmyre.

Ern. Will a distingué de ces autels une série de petits monuments affectant la même forme, mais monolithes et habituellement munis de niches à statuettes et de pilastres sur leurs quatre faces (*Fig. 4*)³³ ; il n'y a aucune raison pour leur restituer un couronnement pyramidal, comme on le fait parfois. Ils représentent,

(1991), p. 261-263 ; Ern. WILL, « À propos de quelques monuments sacrés de la Syrie et de l'Arabie romaines », in F. ZAYADINE (ed.), *op. cit.* (n. 15), p. 197-205.

29. Cf. J. STARCKY, « Le temple nabatéen de Khirbet Tannur », *RB* 75 (1968), p. 212 s.

30. Cf. M. GAWLIKOWSKI, « Les sanctuaires du Proche-Orient romain dans la recherche récente », *Topoi* 8/1 (1998), p. 34.

31. J. SEIGNE, « De la grotte au périptère. Le sanctuaire de Zeus Olympien de Jerash », *Topoi* 7/2 (1997), p. 993-1004.

32. H. KALAYAN, « Rapport préliminaire sur les travaux de reconnaissance du site de Maschnaka », *BMB* 17 (1964), p. 105-110, pl. I-VII ; P. COLLART-P. COUPEL, *op. cit.* (n. 17), p. 67, pl. 57.1-2 ; 58.2 ; S. FREYBERGER, *Die frühkaiserzeitlichen Heiligtümer*, p. 144-146 et pl. 32.32a-c ; 35a.

33. Ern. WILL, « À propos de quelques monuments sacrés de la Syrie et de l'Arabie romaines », in F. ZAYADINE (ed.), *op. cit.* (n. 15), p. 197-205.

pour J.-M. Dentzer, des bétyles hellénisés³⁴. Ces ex-votos me paraissent cependant refléter la même préoccupation sacrificielle. De même, les pyrées offerts à Palmyre au dieu anonyme sont bien des autels, même s'ils n'ont sans doute servi qu'une seule fois à brûler une pincée d'encens.

Puisque ce sont des autels, ce ne sont pas des *ḥamanayâ*. Au-devant du *ḥamanâ* d'Allat, un autel est en effet conservé *in situ*. L'autel à feu se dit en araméen *kanônâ* ou *'alîtâ*, et ce dernier mot est employé en apposition à l'autre dans l'inscription d'Oxford, pour signifier deux objets différents : « ce *ḥamanâ* et cet autel ».

Par ailleurs, les inscriptions nabatéennes nous font connaître plusieurs édifices sacrés qui sont désignés par leurs fondateurs sous les termes *'rb'n'* ou *rb't'*, qui sont construits tous les deux sur la racine « quatre »³⁵. Pour ce type de monument, certains ont donc pensé, avec E. Renan, au « naos cubique » ou, avec Ch. Clermont-Ganneau, au tétrastyle, voire, avec E. Littmann, au temple carré d'origine prétendument iranienne, comme celui de Sî'³⁶. Certains y voient « un édifice arabe de forme cubique »³⁷, semblable à la Ka'aba de La Mecque. Cependant, G. Levi della Vida traduit « *tavola* » dans une bilingue de l'île de Cos, qui consacre en 9 avant J.-C. une *rb't'* [*wšlm*]t', « *chapelle cubique et statue (?)* », à la déesse al-'Uzza (lire *ll'z'* et non *lb'l'*), en grec θεᾶ Ἀφροδίτη³⁸. Il s'agit probablement de synonymes, qui désigneraient l'un et l'autre un autel cubique ou une « chapelle cubique » (dont on ne connaît à vrai dire d'autre exemple que celui du sanctuaire mecquois). Il n'y a pas de raison pour associer ces termes avec le *ḥamanâ*.

Le constat, en fin de compte, est plutôt négatif. On ne sait pas en quoi le *ḥamanâ* pourrait se distinguer des autres types d'édifices culturels de la région. Une seule attestation épigraphique, qui reste attachée à un monument connu,

34. J.-M. DENTZER, « Édifices d'époque hellénistico-romaine et tradition des pierres cultuelles en Syrie et en Arabie », in P. MATTHIAE, M. VAN LOON, H. WEISS (eds), *Resurrecting the Past. A Joint Tribute to Adnan Bounni (Uitgaven van het Nederlands Historisch-Archaeologisch Instituut te Istanbul / Publications de l'Institut historique-archéologique néerlandais de Stamboul LXVII)*, Leiden (1990), p. 65-83.

35. RES 2036 (Umm es-Surâb), 88 (= 482, Kharaba), 2092 (Bosra), CIS II 160 (Sidon). Cf. J. STARCKY, « Les inscriptions nabatéennes et l'histoire du Hauran antique à la lumière des inscriptions grecques et latines », in J.-M. DENTZER (éd.), *Hauran I. Recherches archéologiques sur la Syrie du Nord à l'époque hellénistique et romaine — Première partie (BAH CXXIV)*, Paris (1985), p. 175. Ajouter R.N. JONES, D.J. JOHNSON, PH.C. HAMMOND, Z.T. FIEMA, « A Second Nabataean Inscription from Tell esh-Shuqafiya, Egypt », *BASOR* 269 (1988), p. 47-57.

36. Cf. E. LITTMANN, *op. cit.* (n. 3), p. 2-6.

37. J. STARCKY, *loc. cit.* (n. 29), p. 220 s.

38. G. LEVI DELLA VIDA, « Una bilingue greco-nabatea a Coos », *Clara Rhodos* 9 (1938), p. 139-148.

celui d'Allat à Palmyre, ne permet pas de généraliser. Cependant, je crois que l'on peut dire avec plus d'assurance ce que le *ḥamanâ* n'est pas : ce n'est pas un autel (pyrée métallique, monolithe ou de maçonnerie solide, entouré ou non de colonnettes).

Un autre terme mystérieux de l'architecture cultuelle résiste toujours à l'identification. C'est le *môtab*, ou le « siège » de Dûshara, mentionné par des inscriptions nabatéennes qui l'invoquent comme une divinité, à la suite de Dûshara lui-même³⁹. Dans l'inscription du tombeau de Turkmaniyé à Pétra, le *môtab* de Dushara reçoit même un nom : Hariša, ce qui amena J. Cantineau à y voir l'épouse (?) du dieu⁴⁰. Dans un bref article, Ern. Will a rapproché ce terme d'une installation identifiée récemment dans plusieurs temples nabatéens, à Pétra et ailleurs⁴¹, où il voit des baldaquins au-dessus des socles des statues, donc des « trônes » des dieux. Il s'agit d'une plate-forme entourée de colonnes, libres ou engagées, et qui me semble avoir été à découvert, comme je l'ai exposé dans le dernier numéro de *Topoi*⁴². Cette proposition d'un espace hypèthre à l'intérieur de certains temples n'est évidemment qu'une hypothèse que les publications en cours, notamment celles du Qasr el-Bint par Fr. Larché et F. Zayadine et de Khirbet ed-Dharîh par Fr. Villeneuve, celle que l'on peut espérer du temple des « lions ailés », ainsi que la reprise du sanctuaire du Jebel Ramm par L. Tholbecq, pourront bien infirmer. Je serais content, quant à moi, si ces lignes servent à poser la question, quelle que soit la solution ultérieure.

Il est possible qu'un péristyle surélevé ait été également un trait caractéristique du temple à Suwayda', malheureusement disparu depuis le relevé du marquis de Vogüé (*Fig. 5*)⁴³. Plus petite, parce que tétrastyle, serait la plate-forme à Sî'⁴⁴ ; en dépit de l'interprétation traditionnelle comme baldaquin, elle peut aussi constituer un espace hypèthre. On sait que, d'après la mission de Princeton, ce temple ressemblait aux sanctuaires voisins du Ledjâ, à Sûr et à Sahr. Il faut attendre les résultats de l'étude récente de ces derniers pour voir ce qui en reste⁴⁵.

39. CIS II 198, 350, avec traduction *thronus*. Cf. J. STARCKY, *loc. cit.* (n. 8), col. 992.

40. J. CANTINEAU, *Le Nabatéen II*, Paris (1932), p. 5, avec référence à RES 1099.

41. Ern. WILL, « Du môtab de Duserès au trône d'Astarté », *Syria* 63 (1986), p. 343-351.

42. *Supra*, n. 30, p. 33-36.

43. Repris par S. FREYBERGER, *Die frühkaiserzeitlichen Heiligtümer*, pl. 39, 11.

44. En dernier lieu, J.-M. DENTZER, « Six campagnes de fouilles à Sî' : développement et culture indigène en Syrie méridionale », *DaM* 2 (1985), p. 70-73 et pl. 3 ; S. FREYBERGER, *ibid.*, p. 46-50.

45. En attendant, voir M. KALOS, « Le site de Sahr (Syrie du Sud) », *Topoi* 7/2 (1997), p. 965-991.

La plate-forme de Ramm, toujours considérée comme ouverte, semble bien avoir porté un autel ; l'autel de Tannûr, dans son enclos, semble isolé d'une manière analogue, bien qu'il n'y ait pas de colonnes tout autour (*Fig. 2*). S'il est vrai qu'aucun autel n'a survécu dans les temples de Pétra, on n'y voit pas non plus de bases d'idoles, comme on l'attendrait normalement dans la cella. Autant l'espace central surélevé au fond du Qasr el-Bint, avec son décor plaqué, pourrait bien représenter un adyton fermé, comme on l'a toujours cru ; autant la plate-forme du temple « des lions ailés » semble imposer la solution hypèthre, par ses dimensions, comme par le décalage de ses colonnes avec celles des portiques intérieurs (*Fig. 6*).

De toute évidence, si les plates-formes des temples nabatéens étaient effectivement ouvertes vers le ciel, il s'agirait d'espaces sacrificiels et non de lieux d'exposition d'idoles. Ce seraient des cours à péristyle réservées dans la cella, et non des socles monumentaux destinés à porter les objets de culte.

Michel GAWLIKOWSKI

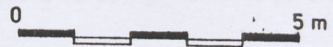
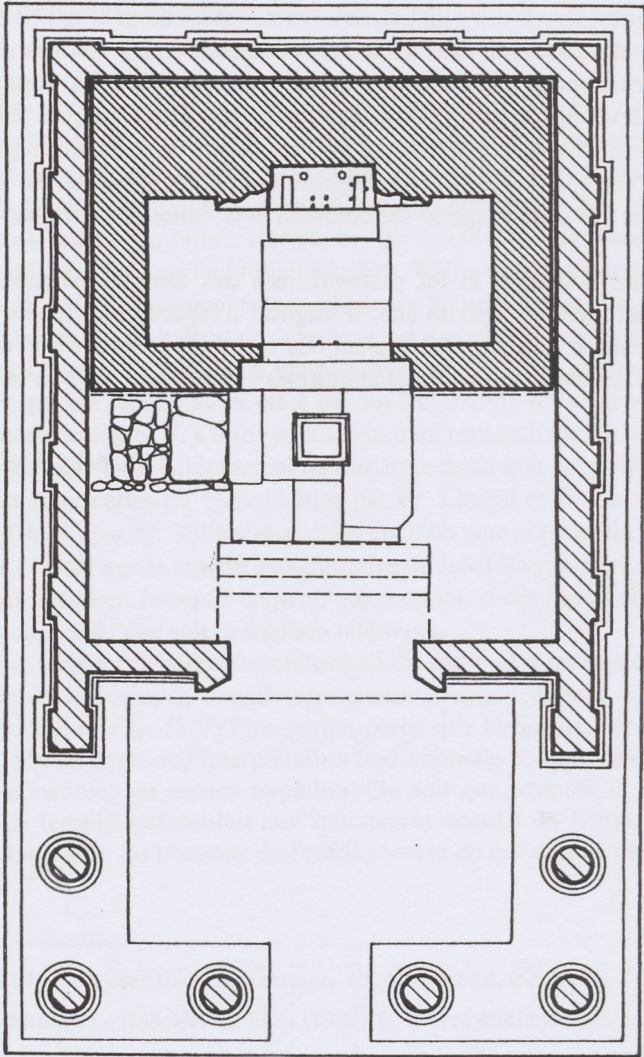


Fig. 1 — Plan du temple d'Allat à Palmyre, dans ses deux états

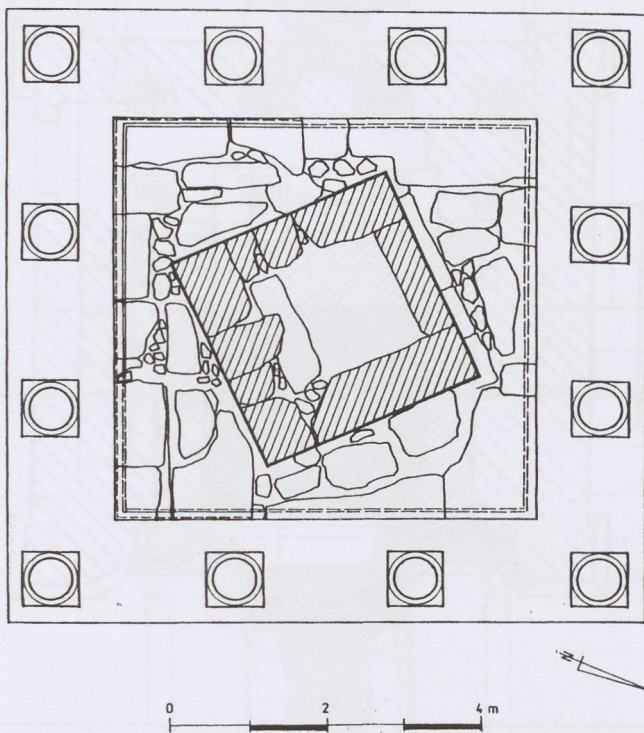


Fig. 2 — Autel monumental de Mashnaqa, d'après H. Kalayan

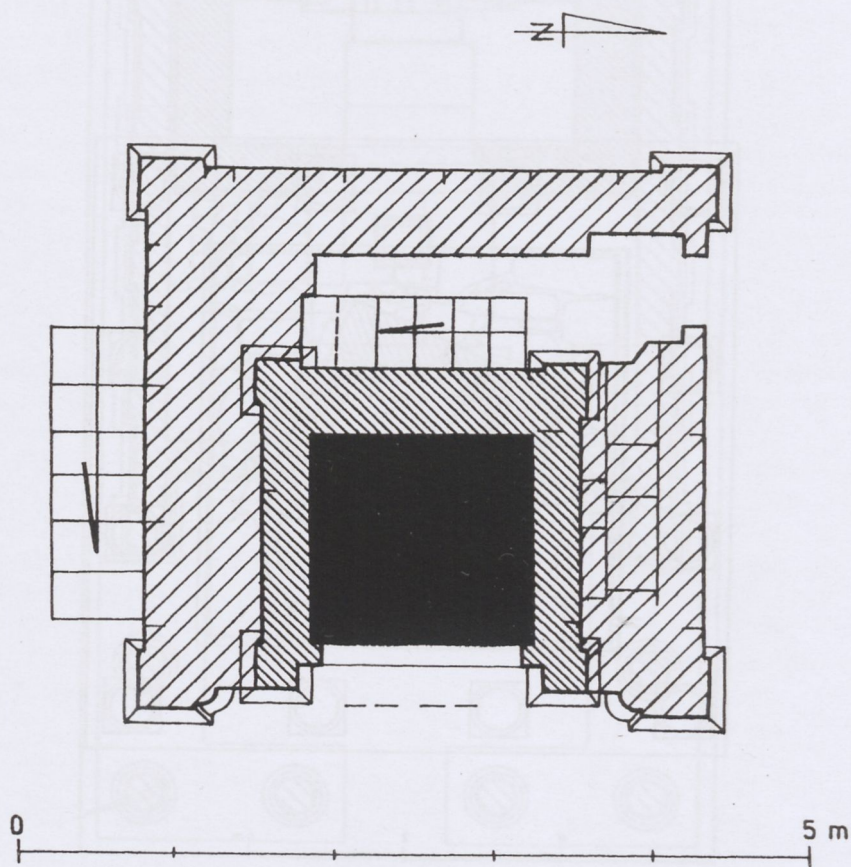


Fig. 3 — L'autel monumental de Khirbet Tannûr, dans ses trois états, d'après N. Glueck

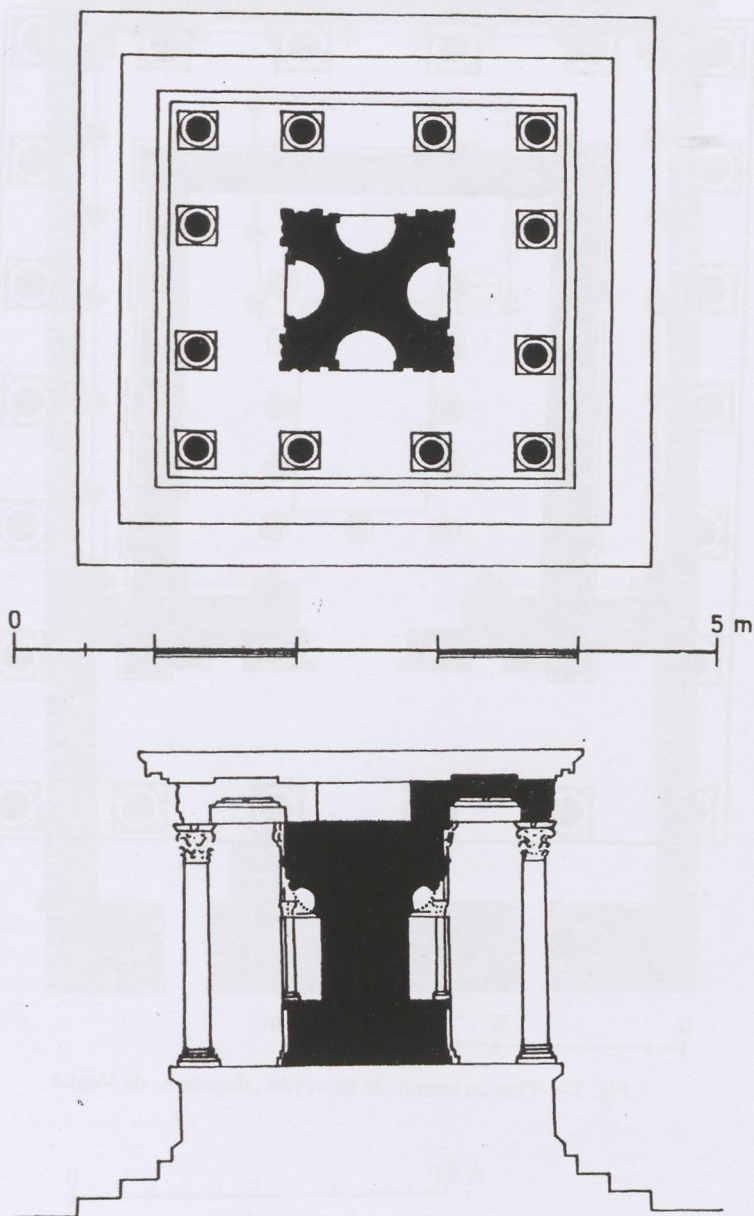


Fig. 4 — Édicule de Hosn Niha, d'après D. Krencker (sans la pyramide)

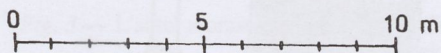
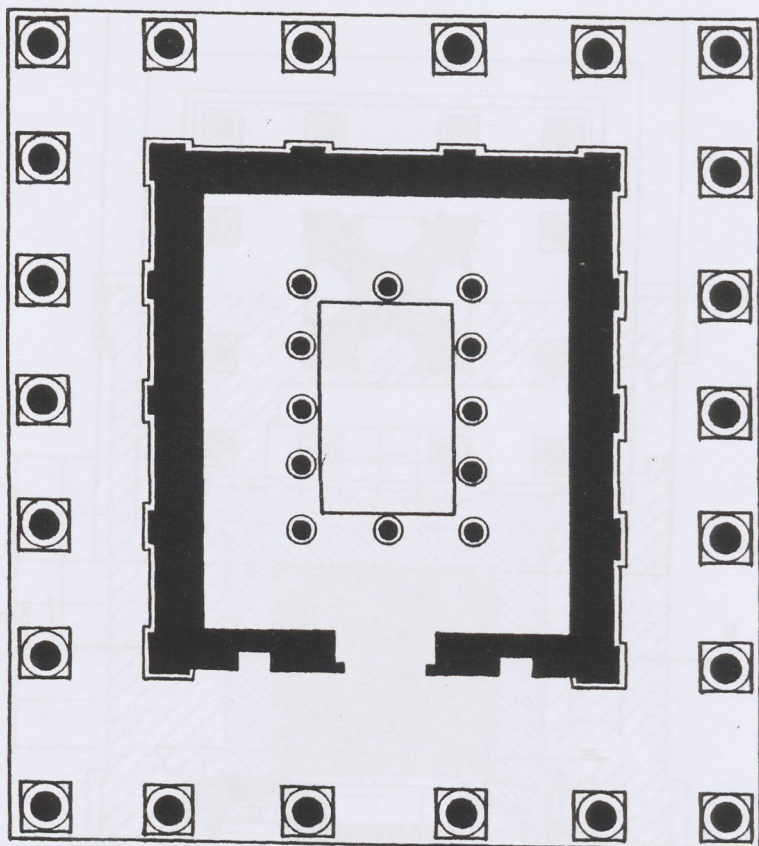
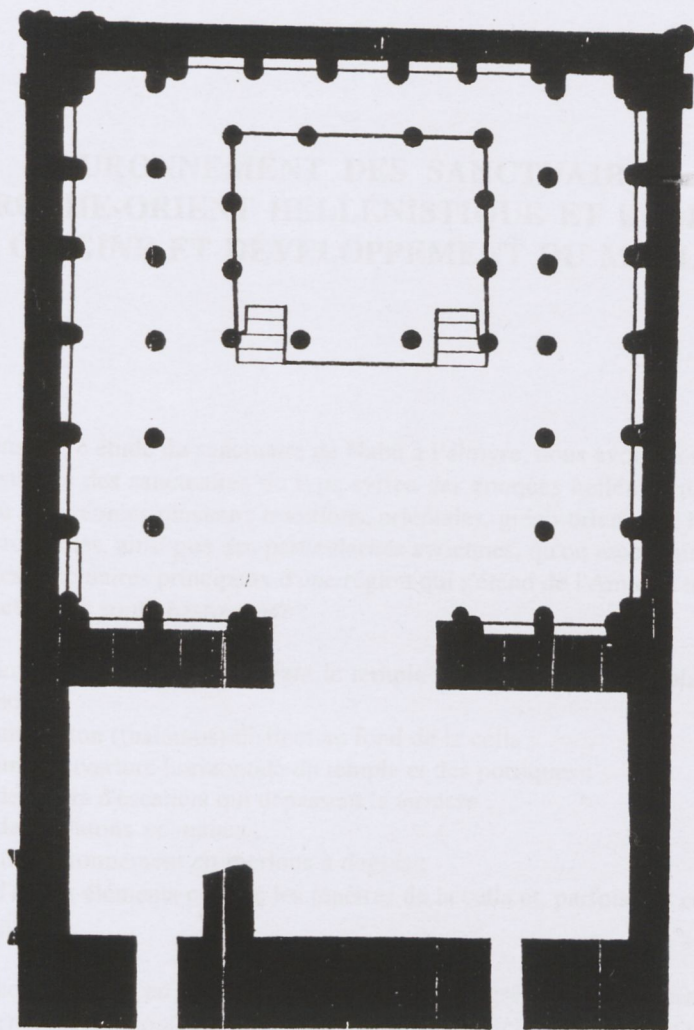


Fig. 5 — Plan du temple de Suwayda', d'après A. de Vogüé



0 10 m

Fig. 6 — Plan du temple « des lions ailés », d'après Ph. Hammond